

Gustave Téry

Journaliste, philosophe

(1870 – 1928)



Gustave Téry, né le 5 septembre 1870 à Lamballe, aimait dire qu'il en était le premier républicain. Il est le fils d'Edouard Téry, mégissier, et de Victorine Guyomar, ruinés par la guerre. Il est remarqué dès l'école primaire et, boursier, envoyé au Collège de Dinan où il écrit récits, vers et longues lettres où il annonce, dès 1880, qu'il sera écrivain !

A Paris, il remporte de nombreux prix au Concours Général, est admis à l'École Normale Supérieure avec Edouard Herriot, son ami de toujours. Son service militaire comme journalier, puis catéchiste du Colonel, lui inspire un récit désopilant publié en 1905. Il reprend des études de Lettres, Sciences et Philosophie, est chargé de cours à Carcassonne, se marie, passe l'agrégation de philosophie qu'il enseigne quatre ans, entre bourses et congés, tout en continuant à collaborer à de nombreux journaux : de *La Petite République* dreyfusarde de Jaurès au *Matin* franc-maçon, à *La Raison*, l'action des Libres Penseurs... Mais il fait des conférences et à la veille de la loi Combes, il décroche le crucifix de sa classe : il est révoqué. Défendu par Aristide Briand, il est réintégré mais il démissionne et fonde son propre journal : *L'Œuvre*, mensuelle en 1904, « sans un sou de capital, ni publicité », pour garder les mains libres.

Il y égratigne des personnalités en vue à l'époque et même ses amis *Pour que Jaurès redevienne Jauressiste*, *Jean Jaurès, bourgeois modèle*, *Aristide Briand dit le cynique* (il est ministre de la Justice) ou, plus tard *Tu dérailles, mon cher Péguy*, quant à Blum ! Il a droit à un pamphlet républicain satirique à couverture rouge qui fustige le népotisme, le favoritisme, l'arrivisme, les scandales dans la Marine, ce qui provoque la chute du ministère Clemenceau.

Gustave Téry est dans la ligne socialiste, anticléricale et antisémite. Ce

terme avait alors un sens différent de celui qu'il a pris aujourd'hui depuis le nazisme et n'avait rien à voir avec le Nationalisme intégral prôné par Maurras et Léon Daudet dans l'Action Française ! Les Juifs étaient supposés menacer la paix. *L'Œuvre* devient hebdomadaire en 1909. Gustave Téry évolue vers le radical-socialisme (il a été radié du Parti Socialiste pour non-conformisme, mais il restera toujours à gauche, hors des cadres et de la discipline des partis). Il publie *Les petits mystères de l'Elysée* ou « *Le Président [Fallières] son fils et Lanès* (rien de moins que son gendre, mais aussi rien de plus) et pourtant il est nommé Trésorier Payeur Général à Versailles ! Et Gustave Téry poursuit : « Serais-je obligé de vous tirer la barbe ? » L'humour porte, *L'Œuvre* est interdite mais parvient à tous les abonnés !

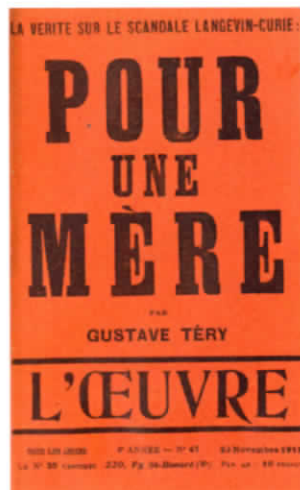
En 1911, la relation amoureuse de Marie Curie et Paul Langevin, le bras droit du défunt Pierre Curie, est révélée par Le Journal. *L'Œuvre* publie la copie de l'Assignation au Tribunal, qui y sera lue quinze jours plus tard, et comporte des extraits de lettres prouvant leur liaison. Dans *Pour une mère, Le calvaire d'une mère* (Mme Langevin) et *La morale laïque*, G. Téry décrit cette femme qui, depuis plusieurs années, voit Marie Curie, modèle de la femme libérée, professeur à la Sorbonne, deux fois prix Nobel, détruire le foyer d'un homme marié père de quatre enfants (déjà surnommé « le Chopin de la Polonaise ». Gustave Téry est d'autant plus féroce que sa femme, la future grand reporter Andrée Viollis, l'a quitté lui et ses deux filles, Claude et Simone ! Paul Langevin provoque en duel Téry, qui refuse de lever son pistolet sur un homme de sa valeur. Les duels sont alors très à la mode. G. Téry se battra treize fois, à l'épée aussi. Il fait preuve de courage, mais il les juge inutiles et les critique. Que ce soit contre Pierre Mortier, directeur de *Gil Blas*, ou contre Henry Bernstein auteur d'*Après moi*, car « Les Juifs célèbrent au Théâtre-Français (subventionné) l'apothéose d'un Juif déserteur », après six mois de service militaire, Bernstein s'est enfui en Belgique et n'a pas, depuis, achevé sa période militaire et s'en vante ! D'où troubles au théâtre, arrestations de vendeurs de *L'Œuvre*, Téry subit aussi un interrogatoire serré, et...comique.



En pleine guerre, le 10 septembre 1915, paraît *l'Œuvre* quotidienne parée d'une manchette en tête de page, inventée par G. Téry. « Les imbéciles ne lisent pas l'œuvre ». Elle sera très attendue par les lecteurs. Téry adopte une ligne pacifiste pendant la Grande Guerre. Sa détermination est illustrée par son choix de publier en feuilleton, malgré la censure, *Le Feu*, le *Journal d'une escouade*, d'Henri Barbusse qui décrit l'horreur des tranchées.

En 1917, paraissent *Le Bottin de la diffamation* et *l'Union Sacrée*, petits morceaux de Léon Daudet et Charles Maurras choisis par Gustave Téry, extraits de *l'Action Française* et la *Libre Parole* de 1901 à 1917. Les multiples citations visent de nombreuses personnalités. Les injures pleuvent. Les procès seront multiples.

Après la guerre, Gustave Téry poursuit sa campagne pacifiste et il est l'un des instigateurs de la création de la Société des Nations.



Il fait de *l'Œuvre* un centre de controverses, ce qui met ce journal au premier rang de la presse républicaine de combat. Ses dons exceptionnels de polémiste impliquent une ardeur sincère, parfois de la violence cinglante, tempérée par une grande sensibilité. Son style est incisif et la remarquable qualité littéraire est digne de l'écrivain que l'écolier avait souhaité devenir. La prospérité du journal ne cessa de croître jusqu'à son décès à Paris le 21 juin 1928.

Selon sa volonté, son convoi mortuaire s'arrête à Lamballe devant sa maison natale avant l'inhumation au cimetière de Pléneuf dans l'une des tombes jumelles qu'il avait fait construire pour enterrer, deux ans plus tôt, son ami Jean Richepin, rejoint plus tard par Raoul Ponchon, puis par Madame Stampouska-Richepin, polonaise et légataire universelle de Téry.

Edouard Herriot assiste aux obsèques entouré de personnalités venues souvent travailler avec lui à Pléneuf. Dès 1900, Téry avait acheté des terrains à l'extrémité de la pointe de Château Tanguy et construit des mai-

sons pour ses hôtes. Certains comme Richepin s'étaient installés au Val-André.

Après G. Téry, l'*Œuvre* reste stable avec Jean Piot jusqu'en 1939, mais Marcel Déat la reprend en 1940. A la Libération, Boussac fait confisquer les immeubles et relance l'*Aurore*.

Le nom de Gustave Téry a été donné à une rue de Pléneuf Val-André, au Collège public de Lamballe le 5 juillet 1974 et à une rue de la ville.



Sources : Léna Rampini (sa petite-fille)

